

Florence NAUGRETTE (dir.), *Victor Hugo 7 : Le Théâtre et l'exil*, La Revue des lettres modernes, Minard, Caen, 2009. Un vol. de 316 p.

« Ce qui me passionne, déclare le metteur en scène Jean-Marc Villégier dans l'entretien publié dans cet ouvrage, c'est le mort qui tambourine dans son cercueil. » (p. 203) Cette image d'un fantôme plein de vie, interpellant les vivants, pourrait bien définir l'excellent recueil dirigé par Florence Naugrette, consacré au théâtre de Hugo pendant l'exil. D'abord parce que sur lui plane l'ombre illustre et toujours juvénile de Anne Ubersfeld, à laquelle il est dédié, et dont on perçoit l'influence tout au long de la lecture. Ensuite, parce que le sujet choisi peut être considéré comme doublement fantomatique : sur son rocher de Guernesey, Hugo se considère lui-même comme un fantôme, et écrit un théâtre dont il sait qu'il ne pourra avant longtemps le faire jouer, ni même l'éditer, par refus du régime de Napoléon III.

C'est d'ailleurs l'image choisie par Stéphane Desvignes dans l'étude qui inaugure la première section, « Hugo et la scène » : on y apprend que Hugo, loin de se tenir hors de la vie théâtrale du Second Empire, y demeure une référence constante, y compris pour les jeunes générations ; « mauvais esprit » de l'époque, son nom seul est un acte politique capable d'effrayer les censeurs. Les articles de cette section déclinent ainsi les modes de cette présence paradoxale de Hugo sur la scène française : adaptation de ses romans (Sylvie Vielledent), reprise de *Hernani* en 1867 et de *Lucrèce Borgia* en 1870 (Jacqueline Razgonnikov), défense de ses droits d'auteur (Marie-Pierre Rooterling)... Hugo est « absent mais si présent que d'aucuns prétendirent l'avoir effectivement croisé en France. » (p. 14)

La deuxième section, qui propose l'analyse des pièces du « théâtre en liberté », confirme l'extraordinaire vivacité et l'actualité de cette écriture, où, comme le montre notamment Sylvain Ledda à propos de Zineb dans *Mangeront-ils ?*, la mort n'est plus un événement violent mais une inclusion dynamique dans le cycle de la nature. Les fantômes que crée Hugo dans ce théâtre sont vivants, si vivants qu'ils donnent à lire totalement le monde au lieu de nous en éloigner : ainsi, Franck Laurent démontre-t-il brillamment que dans *Torquemada*, sont aussi bien dépeints les dangers et les séductions du césaropapisme (Torquemada), la médiocrité pragmatique de la royauté machiavélique (Ferdinand), mais aussi, en creux, l'idéal démocratique de fraternité et d'égalité (les amoureux, Saint François de Paule). *Mille Francs de récompense* et *L'Intervention* dressent un tableau sociologique sans concession de la triste condition des femmes au XIX^e siècle (Danièle Gasiglia-Laster). Les articles insistent sur la modernité et les qualités purement théâtrales de ces pièces, dans leur rapport au langage comme source d'individuation des personnages (Arnaud Laster) comme dans leur dimension potentiellement brechtienne (Sylviane Robardey-Eppstein et Mélanie Voisin, dans la lignée des travaux de Florence Naugrette).

La transition se fait donc naturellement vers la troisième section de l'ouvrage, regroupant trois « paroles de metteurs en scène » recueillies par Guy Rosa et Martial Poirson, qui confirment au lecteur à quel point ce théâtre de l'exil appelle une transposition contemporaine, avec Brecht ou même au-delà de Brecht, « horizon d'attente imposé d'une large part du public » (p. 199) : Jean-Marie Villégier, qui fait des *Deux Trouvailles de Gallus* un music-hall ; Julien Téphany, qui emmène *Mangeront-ils ?* dans le Mali d'aujourd'hui, des sacs plastiques volant sur scène remplaçant les feuilles mortes ; et Françoise Speiss, qui campe le personnage de Glapieu en jeune maghrébin exprimant sa révolte par le rap.

Le recueil se clôt par une étude monographique de Jean-Marc Hovasse sur Mario Proth, un autre fantôme qui se réduit pour la majorité des spécialistes à « un nom, exotique, sonore et curieusement "typographique" », et dont la voix se fait ici entendre, à propos de la reprise de *Hernani*, en 1867 (p. 249). Hugo, un mort qui n'a pas fini de s'agiter dans son cercueil, et qu'on entend de mieux en mieux, grâce à des livres comme celui-là.